

peut apprécier, bien plus, que l'on ne peut connaître l'œuvre d'un métaphysicien qu'en la rapportant à l'œuvre générale de la pensée humaine, pendant une période donnée. Les monographies, qui ont une valeur incontestable pour *vérifier* une loi historique, sont donc incapables de la faire *découvrir* ; autant elles sont utiles et fécondes, lorsqu'elles viennent après une étude comparée des faits et des idées, autant elles sont impuissantes et stériles lorsqu'elles viennent avant. Elles ne savent pas même alors constater les principes essentiels qui se trouvent au fond d'un système, parce qu'elles manquent d'un *criterium* pour discerner ces principes. On n'observe bien que lorsqu'on a un point de vue pour observer.

Il est vrai qu'outre ces monographies nous avons des études beaucoup plus profondes et beaucoup plus utiles sur l'histoire de la scolastique : d'une part, la belle Préface que M. Cousin a insérée en tête de ses *Fragments inédits d'Abailard* ; d'autre part, l'ouvrage tout récent de M. Hauréau, un des plus remarquables, sans contredit, que l'Académie des sciences morales et politiques ait depuis longtemps honoré de ses suffrages.

Ces deux ouvrages, le premier surtout, sont d'une telle importance que, désormais, nous ne craignons pas de le dire, il sera impossible de tenter une histoire de la scolastique sans les étudier comme on étudie les monuments originaux eux-mêmes.

Cependant, il faut remarquer que M. Cousin n'a donné dans l'admirable Préface dont nous avons parlé qu'une histoire du XII^e siècle, et que la philosophie du XII^e siècle, malgré sa valeur, un peu exagérée peut-être, n'est que la préface de la vraie scolastique, celle qui se présente à nous avec ses deux maîtres illustres, Saint-Thomas et Duns Scot ; celle qui a régné, en se modifiant, jusqu'à la grande révolution que le XVI^e siècle a commencée, que Descartes a organisée, et qui n'a dit son dernier mot que par Leibnitz.

Quant à M. Hauréau, il a bien embrassé, dans le cadre de son ouvrage, l'histoire entière de la scolastique ; il a insisté avec raison sur les grands docteurs du XIII^e siècle ; il ne s'est pas contenté, comme un des ses devanciers, M. Rousselot, de nous